

*Neuvaine à NDSC (31 mai 2016)*

## **Marie au pied de la croix**

(Jean 19, 25-37)

Nous vivons ensemble ce soir un moment bien spécial. C'est la dernière fois que nous célébrons ici, dans sa chapelle, la fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur. C'est comme la fin d'une grande et belle aventure spirituelle, qui a duré, ici à Québec, plus d'une centaine d'années.

Et quand on remet l'événement dans le contexte de la situation religieuse du Québec aujourd'hui, il prend une dimension encore plus tragique. Si on doit renoncer à cette chapelle, c'est que la Communauté n'a plus les ressources humaines suffisantes pour l'entretenir. Il en va de même pour bien d'autres communautés qui nous entourent. Il en va de même aussi pour bien d'autres chapelles, pour bien d'autres églises qui, ces temps-ci au Québec, doivent fermer leur porte. On pourrait dire, en somme que, de nos jours, l'espace religieux du Québec se rétrécit de plus en plus.

L'évangile qu'on vient d'entendre répond bien à cette situation, il me semble. On est alors à l'heure des ténèbres de Golgotha. Là aussi, pour les quelques disciples qui ont accompagné Jésus jusqu'au bout, jusqu'au pied de la croix, c'est la fin d'une grande et merveilleuse aventure : les quelques années glorieuses passées en sa compagnie sur les routes de Palestine.

Ici, la première mentionnée au pied de la croix de Jésus, c'est Marie, sa mère. Comme les autres disciples autour d'elle, elle demeure silencieuse. C'est le moment de la foi obscure, où tout avenir semble bloqué. C'est le moment où la foi se résume à l'amour, et où l'amour devient lui-même compassion, participation à la souffrance de Jésus.

Dans cette scène de Golgotha, seul Jésus parle encore. Il se soucie des siens, de ce qui va leur arriver après son départ. Il confie sa mère à son disciple, et le disciple à sa mère. Bien sûr, il s'agit là d'abord d'un geste de sollicitude de Jésus à l'égard de sa mère. Mais comme partout ailleurs chez saint Jean, ces petits gestes de la vie quotidienne prennent une signification symbolique de plus grande portée.

Cette signification symbolique, c'est ici la dimension universelle de la maternité divine de Marie. Ce que nous pouvons mieux comprendre à la lumière de saint Paul, dans l'extrait de son épître aux Galates que nous avons entendu. On a là une belle expression de ce qu'on a appelé la mystique chrétienne de saint Paul. La mystique

consiste à ne plus faire qu'un avec Dieu, avec l'absolu. Eh bien, chez saint Paul, la mystique chrétienne consiste à ne plus faire qu'un avec le Christ. Dans cette même épître aux Galates, au chapitre 2, il l'exprime de façon percutante : « *Avec le Christ, je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* » (Galates 2, 19-20).

C'est ce que nous retrouvons dans le passage que nous avons lu ce soir. Dieu nous a envoyé son Fils, pour que nous puissions nous-mêmes devenir en lui ses fils et ses filles. Et cela se réalise par le don de l'Esprit Saint, qui est l'Esprit du Fils, qui nous permet d'entrer en relation filiale avec Dieu notre Père : « *Voici la preuve que vous êtes des fils, écrit saint Paul : envoyé par Dieu, l'Esprit de son Fils est dans vos cœurs et il crie vers le Père en l'appelant "Abba"* » (Galates 4, 6).

Eh bien, quand nous contemplons Marie au pied de la croix, nous pouvons certainement lui appliquer ces paroles de l'Apôtre : « *Avec le Christ, je suis crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.* » Au pied la croix, Marie ne fait plus qu'un avec le Christ. Elle souffre de sa souffrance, elle vit de sa vie. On pourrait aussi bien dire qu'elle ne fait plus qu'un avec le Cœur de son Fils. Elle est là véritablement Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Mais elle n'est pas là simplement parfaite disciple du Christ crucifié. C'est là aussi qu'elle devient Notre-Dame, car c'est là que le Christ crucifié nous la donne pour mère : « *Voici ton fils ; voici ta mère !* » Cela complète le cycle de la mystique chrétienne. Car si nous ne faisons plus qu'un avec le Christ, alors la mère du Christ devient aussi notre mère.

Maintenant, pour terminer sur une note d'optimisme et d'espérance, revenons à notre première lecture. Quand la dépression nous guette, c'est le prophète Isaïe qu'il nous faut lire, lui qui est toujours d'une joie imperturbable, comme notre pape François d'ailleurs. Isaïe nous invite ce soir à surmonter notre deuil : « *Réjouissez-vous avec Jérusalem, exultez à cause d'elle, vous tous qui l'aimez. Avec elle, soyez pleins d'allégresse, vous tous qui portiez son deuil* » (Isaïe 66, 10).

Suit cette belle parole de consolation : « *Comme une mère console son enfant [qui pleure], moi-même je vous consolerais* » (Isaïe 66, 13). C'est le Seigneur qui parle. Mais pour nous consoler, Dieu prend une figure maternelle. C'est ainsi qu'on a pu désigner Marie comme la figure maternelle de Dieu. C'est donc travers elle, Notre-Dame du Sacré-Cœur, que Dieu nous console ce soir, dans la situation de foi obscure où nous nous trouvons.

*Jean Richard, m.s.c.*